

UN FAUTEUIL
(ROULANT)
POUR DEUX

UN FAUTEUIL
(ROULANT)
POUR DEUX

Dan Marshall

Traduit de l'anglais (États-Unis)
par Jean Esch

KERO

Titre original : *Home Is Burning*

© Dan Marshall, 2015

© Éditions Kero, 2016, pour la traduction française

ISBN 978-2-36658-204-8

*Ce livre est dédié à tous ceux qui ont perdu
un être cher, victime du cancer ou de la SLA.*

PRÉFACE

Hello. Un jour, on m'a dit que la meilleure façon de se faire de nouveaux amis, c'était de les complimenter, et je veux que vous soyez mes nouveaux amis, alors commençons par quelques compliments.

Premièrement, vous avez de très jolis yeux, qui vous servent à lire ces mots. Ou alors, si vous êtes aveugle et que vous lisez tout ça en braille, vous avez des doigts doux comme la soie, faits avec les ailes de mille anges.

Deuxièmement, vous êtes la meilleure chose qui me soit jamais arrivée. Je vous aime déjà. Sans vous, chère lectrice ou cher lecteur, ces mots resteraient dans mon ordinateur, à côté d'un dossier intitulé « Plan de carrière », dans lequel je cache quelques vidéos porno, et quand je dis « quelques », comprenez « beaucoup ».

Bon, maintenant que nous voilà les meilleurs amis du monde, que vous m'aimez comme un frère en qui vous avez une entière confiance, permettez-moi d'ajouter rapidement deux ou trois choses avant que nous plongeons dans l'histoire folle, grossière, triste, intense et vaguement inspirante, que renferment ces pages.

Comme vous le savez, il s'agit de mémoires surnaturelles situées en l'an 3928, peu de temps après que le premier fantôme robot eut été élu président, mais avant que des monstres volcaniques s'emparent de la terre et y ajoutent une seconde lune.

Je plaisante.

Une petite idiotie qui m'a traversé l'esprit. Pardon de faire traîner les choses. Il faut dire que le sujet de ce livre est assez pesant. Et puis merde après tout ! Allons-y. Voici l'histoire qu'a vécue ma famille pendant deux ans, alors que ma mère, Debi, luttait contre un lymphome non hodgkinien au stade terminal et que mon père, Bob, s'était vu diagnostiquer une sclérose latérale amyotrophique (SLA), un trouble neurologique fatal, plus connu sous le nom de maladie de Lou Gehrig.

Vlan, c'est dit. Deux parents atteints de maladies incurables, frappés par le malheur en même temps. Une sorte de situation extrême, je sais. Voilà pourquoi j'ai commencé par cette histoire débile de fantôme robot.

Mon frère, mes trois sœurs et moi, nous n'avions aucune idée de ce que nous devons faire, mais personne ne sait trop quoi faire face à un drame qui vient bouleverser son existence. Alors, nous avons fait de notre mieux, et ce n'était pas terrible.

Avant de décider si vous voulez faire le grand saut et plonger dans notre tragédie familiale, vous aimeriez peut-être en savoir un peu plus sur moi. Je m'appelle Daniel Joseph Marshall. Je me suis également appelé Danny, Dano, Danny Boy, Dick la Grosse Bite (surnom choisi par mes soins et usurpé), Dan Tête de Nœud, Mellow Yellow, Marshmallow, Marsh Marsh, D-Marsh et Baiseur de Tortues, pour des raisons que je préfère ne pas évoquer ici. Oh, et DJ aussi. Mon père m'appelait DJ, diminutif de Daniel Joseph. Ce petit nom me convenait très bien, jusqu'à l'arrivée sur les écrans de la série *Full House*¹ et l'apparition d'un personnage féminin nommé DJ Tanner. J'ai alors dû demander à ce qu'on arrête de m'appeler DJ en public pour ne pas me faire charrier par des sales gosses. Bien qu'on m'ait appelé Danny presque toute ma vie, j'ai opté pour Dan dernière-

1. *La Fête à la maison* en V.F. (Toutes les notes sont du traducteur.)

ment parce que je trouve ça un peu plus cool, et parce que ça fait moins gamin que Danny.

Physiquement, je mesure 1 m 80, mais suite à une visite récente chez le médecin, j'ai appris que j'étais plus proche de 1 m 75. C'est très troublant quand vous avez passé toute votre vie à vous considérer comme un homme de 1 m 80. Alors, je continue à penser que je fais 1 m 80. Et que ce médecin, avec ses mesures scientifiques stupides, est un charlatan. À la naissance, le 17 septembre 1982, à Pekin dans l'Illinois, je pesais presque 3 kilos, mais depuis j'ai pris pas mal de poids. Actuellement, je fais dans les 80 kilos. Compte tenu de ma taille réduite, je suis un peu trapu. Un ami m'a comparé à un petit boulet de canon triste. Je trouve ça assez juste.

Mes aliments préférés sont les bretzels, le bœuf séché, les nounours en gélatine, les graines de tournesol et les bonbons à la cannelle Hot Tamales, ce qui explique peut-être pourquoi j'ai pris tous ces kilos depuis la naissance.

Bien que je sois né à Pekin, dans l'Illinois (où entre 1930 et 1980 les équipes de sport du lycée s'appelaient les Chinetoks, avant que ce nom soit remplacé par le moins raciste Dragons), j'ai grandi à Salt Lake City dans l'Utah. Ma famille et moi, nous ne sommes pas mormons. Et comme la plupart des non-mormons, j'ai fichu le camp à la première occasion. Attention, ne vous méprenez pas : j'adore l'Utah. C'est une perle rare cachée dans ce monde souvent laid. Les gens ne lui donnent pas sa chance car ils considèrent le mormonisme comme une religion bizarre. C'est certainement vrai, mais toutes les religions ne le sont-elles pas ? Et franchement, qui se soucie de ce que croient les autres, du moment qu'ils ne prônent pas le viol ou la pornographie infantine ? Comme les catholiques. Néanmoins, nul ne devrait passer toute sa vie dans l'Utah. La réalité y est trop déformée.

Alors, j'ai quitté l'Utah pour aller à l'université. Comme je cherchais un endroit qui se situe à l'exact opposé sur le

spectre culturel, j'ai décidé de m'inscrire à UC Berkeley. Berkeley offre un curieux mélange d'universitaires et de sans-abri, et c'est un lieu de vie très rafraîchissant, le genre de ville où vous pouvez être aussi excentrique que vous le souhaitez, tout en passant totalement inaperçu.

Après Berkeley, j'ai trouvé un emploi dans une boîte de stratégie en communication et de relations publiques, au cœur de cette belle et pittoresque ville de Los Angeles. J'adore les embouteillages, la pollution et les connards qui roulent à fond au volant de leurs BMW ; Los Angeles était donc la ville idéale. Je vivais dans un studio près de Sunset Boulevard, j'avais un travail, une petite amie dont j'étais amoureux et des canapés avec dossiers inclinables : le rêve américain en action. Je suivais le chemin qu'on nous avait indiqué : aller à l'université, obtenir un travail, commencer aussitôt à préparer sa retraite, trouver une compagne (ou un compagnon) dont vous appréciez la présence et qui vous donne l'impression que le monde est resplendissant, être suffisamment drôle, heureux et prospère pour que la susdite compagne tombe amoureuse de vous et voie en vous le stéréotype du soutien de famille à long terme, vous marier, acheter une maison, fonder une famille, éviter la drogue et l'alcool pour pouvoir élever une famille « fonctionnelle » et offrir ainsi à votre descendance la possibilité de suivre le même chemin heureux et sans embûches, transmettre vos gènes, être fier de voir vos enfants tirer profit de ce que vous leur avez donné, puis prendre votre retraite et vous regarder dépérir, en rappelant aux jeunes gens qu'ils doivent faire la fête et l'amour le plus possible, pendant qu'ils le peuvent encore, etc.

Cette sale histoire de parents mourants a interrompu le chemin. J'ai été arraché à ce que je croyais être le monde réel pour me retrouver plongé dans une situation qui faisait passer le monde réel pour un simulacre.

Avertissement : il y a beaucoup de gros mots dans ce livre. Je préfère vous l'annoncer d'emblée pour que vous ne soyez pas trop choqué quand vous lirez *putain, merde, fait chier, fils de pute, connard* et *enfoiré*, à côté d'autres mots comme *mourir, mort, cancer* et *maladie de Lou Gehrig*. J'ai beaucoup de mal à écrire une phrase sans utiliser un gros mot. Cette dernière phrase, par exemple, j'en ai chié pour la pondre.

Ma famille possède un sens de l'humour très cru. Notre bocal à injures était toujours plein à ras bord. Dans les périodes de stress, nous décrétons des trêves pendant lesquelles nous avons le droit de hurler n'importe quelles obscénités : une sorte de soupape de sécurité. Je suis sûr que certains voisins inquiets entendaient, en passant devant chez nous, des volées de cris orduriers. C'était notre façon d'affronter le monde et de combattre un peu le chagrin et la déprime.

Et si je veux être vraiment honnête, nous prenions plaisir à offenser les mormons. Je sais que ça va vous sembler idiot et mesquin, mais au cours de notre jeunesse dans cet État dominé par les mormons qu'est l'Utah, nous avons souvent l'impression d'être des étrangers, « l'Autre », ce qui est un sentiment inhabituel pour une famille blanche et prospère en Amérique. Quand vous êtes l'Autre, vous commencez à en vouloir à la majorité et vous cherchez un moyen d'emmerder le monde. Chez nous, ça passait par les jurons.

Ma mère et moi sommes particulièrement grossiers. J'ai toujours trouvé cela hilarant de l'entendre jurer, alors je l'imitais. Un jour, j'avais une dizaine d'années, j'étais allongé dans le canapé, en train de lire, à l'insu de mes parents, quand je les ai entendus parler d'un des collègues de mon père. Mon père se plaignait, disait que cet homme était un crétin, et ma mère lui a répondu : « Voilà ce que tu vas faire, Bob. Tu le regardes droit dans les yeux et tu lui dis de fermer sa putain de gueule. » J'ai trouvé ça tordant.

À partir de ce jour, j'ai décidé de jurer en permanence, comme maman.

Quand mon père est tombé malade, nous sommes tous passés à la vitesse supérieure. Si vous augmentez le niveau de la douleur, vous augmentez celui des jurons. CQFD. Et à cause du stress, nous sommes devenus de plus en plus directs les uns avec les autres.

J'ai écrit ce livre parce que je suis un gars triste au grand cœur qui aime beaucoup son père. Ce livre, à bien des égards, est une lettre d'amour que je lui adresse. Ah, bon Dieu, ça fait sirupeux. Mais bon, aimer son père n'est pas un crime. Je lui dois énormément.

Mon rêve, c'est que notre histoire apporte à ceux qui s'occupent d'un être cher – quel que soit son âge, sa maladie ou sa situation – un peu de réconfort en leur montrant qu'une autre famille de connards a traversé, maladroitement, une épreuve similaire. Vous n'êtes pas seuls. La tragédie a de la compagnie, comme l'a certainement dit quelqu'un d'autre que moi, à un moment donné.

J'espère également que ce livre me fera apparaître comme un héros tragique (plus ou moins) et incitera les gens à m'apprécier, voire à m'aimer. C'est ce qui compte dans la vie, non ? Être aimé, aimer les autres, et se sentir bien. J'ai entendu dire également qu'il s'agissait d'accumuler un tas de choses matérielles pour combler le vide. Peut-être que j'essaierai un jour.

Bon, assez déconné. Levons le rideau. Durant votre lecture, gardez bien présent à l'esprit, je vous prie, que nous sommes de très bons amis vous et moi, et souvenez-vous, en découvrant toutes ces inepties, que je suis juste un gars un peu court sur pattes qui aime les bretzels et son père.

*LA MAISON
EST EN FEU*

LA BOMBE

« Putain, j'adore cet endroit, me suis-je exclamé comme un petit connard de Blanc pourri gâté en levant les yeux vers le ciel sans nuages, et en ne voyant que les palmiers dans le bleu parfait.

— Oui, je sais. Je pourrais rester ici des heures, m'a répondu ma petite amie, Abby.

Abby et moi fêtions ses vingt-quatre ans à la piscine du JW Marriott de Palm Desert. Elle avait atterri à Los Angeles la veille au soir, en provenance de Berkeley, et nous avions roulé jusque dans le désert à bord de ma Subaru merdique. Nous buvions des smoothies tropicaux glacés bien chargés, le soleil cognait dur du matin au soir, pendant que nous lisions des livres inutiles aux intrigues divertissantes. L'orchestre de la piscine jouait *Don't Worry, Be Happy* et diverses chansons des Beach Boys, en boucle. Nous avions des conversations incroyablement importantes sur des sujets incroyablement importants, du genre : où aller dîner et quelle dose de sexe post-dînatoire on allait s'offrir. Putain, peut-être même qu'on se ferait une séance de jacuzzi nocturne s'il nous restait assez d'énergie après avoir mangé et baisé autant. Le monde nous appartenait.

Mes parents possédaient un appartement en multipropriété dans ce Marriott de Palm Desert, et j'y avais passé toutes mes vacances enfant. Pour nous, habitants de Salt Lake City, dans l'Utah, Palm Desert était la destination ensoleillée

la plus proche. Nous aimions venir ici pour échapper à nos problèmes et à tous les mormons qui nous entouraient. Ma mère détestait les mormons, passionnément. Quand nous sommes arrivés à Salt Lake, après avoir quitté Pekin dans l'Illinois, notre chien adoré, Basquo, courait dans tout le quartier. Un sale même mormon s'est amusé à lui jeter des pierres et à lui tirer la queue, alors Basquo l'a mordu. Nos voisins mormons se sont ligués contre mes parents et ont exigé que nous fassions piquer Basquo. Depuis ce jour, ma mère détestait les mormons, qu'elle tenait pour responsables de la mort de notre chien. Elle nous avait appris à nous méfier d'eux, nous aussi, et elle veillait à nous enseigner qu'il existait un monde normal hors de l'Utah. Et donc, gamins, dès que nous atterrissions à l'aéroport de Palm Springs, ma mère ne manquait jamais de pointer du doigt l'enseigne lumineuse COCKTAILS au-dessus du bar du terminal.

« Vous voyez ? Voilà à quoi ressemblent les endroits normaux qui ne sont pas dirigés par une religion nazie, nous disait-elle. Il y a des bars partout.

— Ouais », répondions-nous, sans trop comprendre ce que tout cela voulait dire.

Nous avons passé plusieurs fêtes de Thanksgiving et de Pâques à Palm Desert. Putain, on se sentait si bien dans cet endroit que mon frère homo, Greg, y a fait son *coming out* pendant des vacances familiales, justement.

J'avais emmené Abby à Palm Desert pour lui faire découvrir cette tradition des Marshall qui consistait à se détendre au soleil pour fuir tous les problèmes.

À l'époque, je n'avais pas de problèmes à fuir. Tout se passait super bien. Je vivais à Los Angeles, j'avais trouvé un vrai boulot dans une agence de com et de relations publiques baptisée Abernathy MacGregor, et je gagnais de l'argent pour la première fois de ma vie. Même si ce travail était parfois difficile et accaparant, j'étais encore à fond dans la

phase glandage post-université. J'habitais dans un studio tout près du Sunset Strip et, avec mon colocataire Gabe, nous nous installions sur notre balcon pour échanger des vannes en regardant passer de belles actrices qui suivaient difficilement le chemin de leurs rêves hollywoodiens.

Abby préparait un doctorat en sciences de la matière à Berkeley. C'était là que nous nous étions rencontrés, en deuxième année, et nous étions ensemble depuis. Cela faisait quatre ans maintenant. Elle était plus intelligente que la plupart des jolies blondes et mon sens de l'humour décalé l'amusait, au lieu de la bassiner. Nous étions follement amoureux. Même si nous entretenions une relation à distance, le mariage semblait inévitable.

Du côté de ma famille, tout allait très bien également. Certes ma mère souffrait toujours de son lymphome non-hodgkinien. La maladie avait été diagnostiquée en 1992, elle n'avait alors que trente-sept ans. Je n'ai pas oublié ce jour. Elle s'était rendue chez le médecin un matin en pensant avoir une grippe intestinale et elle était revenue avec un cancer. Mes trois sœurs, mon frère et moi, nous avons tous moins de onze ans. Nous ne savions pas ce qu'était le cancer. Ma petite sœur Chelsea n'arrivait même pas à prononcer le mot. « Ça veut dire quoi ? » avait-elle demandé en apprenant la nouvelle.

« C'est mauvais », avais-je répondu, sans trop savoir moi-même ce que c'était.

Des mots terrifiants ont accompagné le diagnostic, du style : *terminal*, *inopérable*, *inguérissable* et *avancé*. Son cancer a été catalogué « stade quatre », le stade ultime, et on ne lui donnait plus que quatre mois à vivre. Malgré cela, elle a regardé ses enfants dans leurs yeux larmoyants et elle leur a juré de ne pas laisser le cancer les priver de leur maman. Elle a décidé de se battre avec toute sa volonté, de toutes ses forces, quel que soit le nombre de chimiothérapies et

phase glandage post-université. J'habitais dans un studio tout près du Sunset Strip et, avec mon colocataire Gabe, nous nous installions sur notre balcon pour échanger des vannes en regardant passer de belles actrices qui suivaient difficilement le chemin de leurs rêves hollywoodiens.

Abby préparait un doctorat en sciences de la matière à Berkeley. C'était là que nous nous étions rencontrés, en deuxième année, et nous étions ensemble depuis. Cela faisait quatre ans maintenant. Elle était plus intelligente que la plupart des jolies blondes et mon sens de l'humour décalé l'amusait, au lieu de la bassiner. Nous étions follement amoureux. Même si nous entretenions une relation à distance, le mariage semblait inévitable.

Du côté de ma famille, tout allait très bien également. Certes ma mère souffrait toujours de son lymphome non-hodgkinien. La maladie avait été diagnostiquée en 1992, elle n'avait alors que trente-sept ans. Je n'ai pas oublié ce jour. Elle s'était rendue chez le médecin un matin en pensant avoir une grippe intestinale et elle était revenue avec un cancer. Mes trois sœurs, mon frère et moi, nous avons tous moins de onze ans. Nous ne savions pas ce qu'était le cancer. Ma petite sœur Chelsea n'arrivait même pas à prononcer le mot. « Ça veut dire quoi ? » avait-elle demandé en apprenant la nouvelle.

« C'est mauvais », avais-je répondu, sans trop savoir moi-même ce que c'était.

Des mots terrifiants ont accompagné le diagnostic, du style : *terminal*, *inopérable*, *inguérissable* et *avancé*. Son cancer a été catalogué « stade quatre », le stade ultime, et on ne lui donnait plus que quatre mois à vivre. Malgré cela, elle a regardé ses enfants dans leurs yeux larmoyants et elle leur a juré de ne pas laisser le cancer les priver de leur maman. Elle a décidé de se battre avec toute sa volonté, de toutes ses forces, quel que soit le nombre de chimiothérapies et

d'opérations qu'elle devrait subir. Elle ne laisserait pas le cancer gagner.

Et il n'a pas gagné. Après presque soixante-dix cycles de chimiothérapies et plusieurs opérations, elle était toujours là, à cinquante et un ans. Le cancer était toujours là, lui aussi, mais il était maîtrisé. Avec son oncologue en qui elle avait toute confiance, ils le surveillaient de près. Dès que son système immunitaire ou son nombre de leucocytes chutaient, elle refaisait une chimio. C'était désormais une partie très importante de sa vie et un combat de tous les instants. Mais pour le moment, elle se sentait bien et avait arrêté la chimio. En fait, elle avait retrouvé une épaisse chevelure qui lui tombait sur les épaules.

Mon père, lui, se portait mieux que jamais. À cinquante-trois ans, il se dirigeait tranquillement vers la retraite. Certes ses cheveux grisonnaient et il les perdait petit à petit, mais la vie était belle. Il possédait et dirigeait plusieurs hebdomadaires dans un tas de petites villes du nord de l'Utah, de l'Idaho et du Nord-Ouest pacifique. Les affaires marchaient bien, sa situation financière était assurée. En outre, il travaillait à son compte, ce qui lui permettait d'aménager ses horaires pour passer du temps avec sa famille de nazes. Il commençait chaque journée par boire un café et aller chier, et il la terminait avec un verre de vin. Une vie de rêve.

Tout allait si bien qu'il avait découvert récemment une nouvelle passion : le marathon. Son meilleur ami, Sam Larkin, lui avait fait découvrir cette discipline deux ans plus tôt. Personnellement, je pense qu'il faut souffrir de troubles mentaux pour infliger de telles tortures à son corps, mais mon père semblait adorer ça. Il avait toujours été très actif (en hiver, il skiait tous les week-ends), alors il était sans doute logique qu'il devienne accro à une autre forme d'exercice. Il courait au moins vingt kilomètres tous les jours ou presque. Où que nous soyons, il fallait qu'il coure.

C'était sa drogue, sa vie. C'était sous cet aspect que nous le connaissions désormais : notre père marathonien obsédé par son hygiène de vie.

Il venait de participer au marathon de Chicago, le 20 octobre 2006. Son deuxième marathon du mois. Le premier, il l'avait couru à St. George dans le sud de l'Utah. Il s'entraînait en vue de se qualifier pour le marathon de Boston, qui est un peu le Super Bowl des marathons pour ces cinglés de la course à pied. Il devait courir le marathon de St. George en moins de trois heures trente-cinq minutes pour se qualifier dans sa catégorie d'âge. Son entraînement obsessionnel avait porté ses fruits. Il était parvenu à se qualifier pour Boston, à quelques secondes près.

Ma sœur aînée, Tiffany, travaillait pour Fidelity Investments dans le centre de Salt Lake. Elle venait d'achever son premier cycle à l'université de l'Utah où elle avait étudié les relations internationales. Elle ambitionnait de faire son droit ensuite et elle suivait des cours en vue de passer le LSAT¹. Elle avait acheté récemment une maison dans un quartier chic de Salt Lake. C'était une fan de snowboard, et même si son travail et ses études lui laissaient peu de temps libre, elle partait à la montagne plusieurs fois par semaine en hiver. Cela faisait sept ans qu'elle sortait avec son petit ami, Derek. Derek était un gars de Park City, qui travaillait à la chocolaterie Rocky Mountain et qui adorait le VTT. Il avait sur tout le bras un tatouage de femme nue, qu'il me montrait quand je m'ennuyais pendant les dîners de famille, alors je l'aimais bien. Il avait un cœur immense et il s'intégrait parfaitement à notre famille. Ma sœur essayait encore de faire le tri parmi toutes ses ambitions professionnelles, mais elle était heureuse et elle s'installait petit à petit dans une vie très agréable à Salt Lake, près de ses chères montagnes.

1. Examen d'admission en fac de droit.

Mon frère homo, Greg, achevait sa dernière année de fac à Northwestern, à Evanston dans l'Illinois. Il étudiait le journalisme et affinait son incroyable plume. Il était très occupé à savourer le sentiment de liberté que lui apportait son *coming out*, surtout maintenant qu'il vivait dans une ville plus large d'esprit que Salt Lake. Greg est un grand garçon blond méchamment intelligent, et il n'avait que l'embarras du choix question mecs. Il était né avec une infirmité motrice cérébrale, mais après plusieurs opérations à la jambe, il n'avait conservé qu'une légère claudication. Oh, et il n'était pas circoncis. Il disait qu'il avait « une bite fantaisiste que tous les gars du campus voulaient essayer ». Si la vie consiste à baiser le plus possible, nul doute que Greg savait vivre. Après la fac, il projetait de trouver un boulot de journaliste dans un quotidien ou une station de radio de Chicago et de s'installer là-bas avec des amis.

Mes jeunes sœurs, Jessica et Chelsea, que nous appelions toujours « les petites » étaient encore au lycée. Jessica, ma sœur adoptée, amérindienne, était une élève de seconde très populaire, qui n'en avait rien à foutre de l'école ni du reste. Toute jeune adolescente, elle fréquentait son prof de lacrosse, un mormon beaucoup plus âgé. Vu leur différence d'âge, nous trouvions cette relation un peu effrayante, alors nous surnommions son prof Creepy Todd. Mais apparemment, c'était enfin terminé. Encore deux années de lycée et puis, avec un peu de chance, elle irait à l'université.

Chelsea avait presque seize ans. Comme elle n'avait pas beaucoup d'amis, elle se concentrait sur l'école. Socialement, elle était un peu à part. Nous avions toujours pensé qu'elle était juste immature, mais récemment, nous avons commencé à soupçonner qu'elle souffrait du syndrome d'Asperger, une forme légère d'autisme. Mes parents avaient commencé à lui chercher un traitement. Néanmoins, Chelsea était une élève brillante, futée, qui réussissait tout ce

qu'elle entreprenait. Les personnes atteintes du syndrome d'Asperger sont souvent obsédées par quelque chose ; dans le cas de Chelsea, c'était la danse. Elle était passée maître dans l'art d'orienter n'importe quelle conversation vers le ballet. Oh, j'oubliais, elle était absolument géniale pour faire des pets et raconter des blagues de cul, deux qualités que j'admirais et qui nous avaient toujours rapprochés. Le sens de l'humour, c'est tout ce dont vous avez besoin pour traverser l'existence.

Dans l'ensemble, mon frère, mes sœurs et moi, nous avions de la chance, nous vivions avec la proverbiale cuillère en argent solidement enfoncée dans le cul. Avoir deux parents affectueux et financièrement à l'aise nous offrait toutes les chances pour réussir dans ce monde injuste. Nous avions toujours eu un grand toit au-dessus de la tête, nous avions pu choisir l'université où nous voulions aller et nous savions que, malgré nos défauts, nos parents étaient là pour nous guider vers le succès et le bonheur. Je déteste les gens qui emploient le mot « béni » comme des dévots débiles, mais nous étions bénis, oui. La loterie génétique nous avait gâtés. La vie nous avait souri, elle continuait à nous sourire, et elle était censée continuer ainsi. L'avenir s'annonçait radieux pour le clan Marshall.

« Vous désirez un autre verre ? nous a demandé la serveuse de la piscine, à Abby et à moi.

— Oh, putain, oui. Je vais reprendre un daiquiri fraise avec une double dose de rhum, et pour elle, ce qui lui fera plaisir, ai-je dit.

— Une piña colada, a dit Abby.

— Tout de suite, a répondu la serveuse.

— Je t'aime, baby, m'a susurré Abby en se tournant vers moi et en m'adressant son sourire radieux.

— Moi aussi, je t'aime. »

Nous nous sommes penchés l'un vers l'autre pour échanger un de ces infâmes baisers comme le font parfois ces abrutis d'amoureux, en public. Si j'avais été le témoin de cette démonstration d'affection au lieu d'y prendre part, j'aurais secoué la tête et murmuré « connards ».

« *Aruba, Jamaica, ooh I wanna take you to Bermuda, Bahama, come on pretty mama* », chantait le groupe.

Quand nous avons regagné notre chambre, qui donnait sur le golf impeccablement entretenu, nous avons débouché une bouteille de vin car après tout, pourquoi pas, bordel ? J'avais laissé mon portable en charge pour ne pas être dérangé pendant que je picolais au bord de la piscine.

« Nom de Dieu », ai-je dit en le débranchant de la prise.

J'avais manqué six appels de ma mère, trois de Greg et deux textos de Jessica, qui communiquait essentiellement de cette façon, sauf quand elle était ivre morte, auquel cas elle pouvait vous appeler à n'importe quelle heure pour vous sortir n'importe quelle connerie. Les textos disaient simplement : « Danny ? » et « Où es-tu ? »

J'ai compris immédiatement qu'il se passait quelque chose.

Je me suis d'abord dit : *Oh, merde, il est arrivé malheur à un de nos chiens*. Nous avions deux goldens, Berkeley et Mazie, que mes parents adoraient, ils nous téléphonaient sans cesse pour nous en parler. Mille scénarios m'ont traversé l'esprit. Berkeley avait peut-être été renversé par une voiture. Ou peut-être qu'il s'était étouffé avec une des balles de tennis qu'il transportait dans sa gueule. Putain, peut-être qu'un de ces jeunes mormons sadiques du quartier l'avait battu à mort avant de graver MERDE AUX MARSHALL sur son cœur. Car ils avaient écrit MERDE AUX MARSHALL à la craie sur notre boîte aux lettres un jour. Étaient-ils pas-

sés au stade supérieur ? S'agissait-il d'une nouvelle affaire Basquo ?

J'ai rappelé ma mère.

« Où tu étais, bordel ? s'est-elle exclamée à l'autre bout du fil.

— À la piscine. Qu'est-ce qui se passe, putain de merde, ai-je répondu pour faire bonne mesure, c'était un de nos petits jeux secrets.

— C'est ton connard de père. »

Sa voix tremblait maintenant.

« Merde alors, qu'est-ce qui est arrivé à papa ? » ai-je demandé, inquiet soudain. Mon père était plus qu'en bonne santé. Dans sa vie, il n'avait été absent que deux jours au travail pour cause de maladie. Au lycée de Pocatello, il avait gagné le premier prix d'assiduité car il n'avait jamais manqué un cours. Récemment, il s'était étranglé avec un os de poulet en mangeant une soupe préparée par notre femme de ménage polonaise, Stana. C'était peut-être lié à ça ? Ou bien, c'était autre chose. Il était allé chez le médecin dernièrement car il avait commencé à ressentir d'étranges tiraillements musculaires dans la poitrine au cours de l'été. Nous pensions que c'était sans doute la conséquence de toutes ses courses, qu'il ne buvait pas assez d'eau, et nous ne nous étions pas alarmés. Mais son médecin avait un doute, alors il l'avait envoyé voir un neurologue, le Dr Mark Bromberg, à l'université d'Utah. Mon père était allé à ce rendez-vous en se disant : *C'est inutile, mais j'accepte d'y aller*. Ce n'était certainement pas grave. D'ailleurs, j'avais oublié qu'il devait se faire examiner.

« Papa a... ». Ma mère pleurait tellement qu'elle n'arrivait plus à parler.

« Papa a... ». Elle a fait une nouvelle tentative. « Tiens, parle-lui. » Elle lui a tendu le téléphone, tout en continuant à pleurer à l'arrière-plan.

« Salut, DJ. Alors, c'était bien la piscine ? m'a demandé mon père comme s'il n'avait pas reçu le téléphone des mains d'une personne en pleurs, à moitié hystérique.

— Super. Qu'est-ce qui se passe, papa ? C'est les chiens ? Les voisins ont gravé "Merde aux Marshall" sur le cœur de Berkeley ?

— Hein ? Non, non, c'est pas les chiens.

— Ah, tant mieux. C'est quoi, alors ? Ce putain d'os de poulet ? Quelle conne cette Stana.

— En fait, j'ai... Ils pensent que j'ai... Eh bien, ils pensent que j'ai peut-être une SLA, une maladie de Lou Gehrig, est-il enfin parvenu à dire.

— Ah bon ? Ça craint. » Je suis resté muet quelques secondes, ne sachant pas ce qu'était la maladie de Lou Gehrig.

« Attends... C'est quoi, déjà, la maladie de Lou Gehrig ? ai-je fini par demander en sirotant mon verre de vin, tout en songeant aux positions qu'Abby et moi allions essayer durant notre festival de baise post-dînatoire.

— C'est un trouble neurologique qui fait que la moelle épinière ne peut plus communiquer avec les muscles. C'est un peu comme si les motoneurones mouraient, ce qui peut conduire à la paralysie, a-t-il déclaré comme s'il répétait, sans vraiment les comprendre, les paroles prononcées par ses médecins. Ces fasciculations dans ma poitrine... je crois que c'étaient les premiers signes.

— Merde. Mais ça va aller, hein ? » À l'évidence, je ne saisisais pas l'ampleur de la nouvelle.

« C'est pas trop grave, si ?

— Ça va aller. »

J'entendais ma mère pleurer derrière lui et dire que non, ça n'irait pas, qu'il allait mourir.

« Je peux vivre très très longtemps avec ça. Stephen Hawking souffre de cette maladie depuis une quarantaine

d'années, alors ne t'inquiète pas pour moi, a-t-il conclu d'un ton optimiste.

— Mais est-ce que Stephen Hawking n'est pas genre handicapé, dans un fauteuil, incapable de parler et à l'article de la mort en permanence ? »

Après un long silence, mon père a affirmé :

« En tout cas, je peux encore vivre très longtemps.

— Putain, papa ! On peut classer ça officiellement dans la catégorie des “nouvelles merdiques”. Tu vas demander un deuxième avis ? ai-je ajouté en vidant d'un trait mon verre de vin.

— Oui, on s'en occupe. Ça pourrait être un tas d'autres choses que la maladie de Lou Gehrig, ça pourrait être une maladie de Lyme.

— Putain. Sérieux ? La maladie de Lyme ?

Ça, j'en avais entendu parler.

— J'espère que je n'ai pas gâché ton séjour. Il fait beau ?

— Oui, il fait toujours beau et chaud à Palm Desert.

— Eh bien, tu devrais retourner au bord de la piscine ou t'offrir un bon dîner.

— Oui, pourquoi pas. Je peux parler à maman ? Je t'aime. »

Ma mère a repris le téléphone, elle pleurait toujours. Contraste saisissant avec le ton détendu de mon père. Elle semblait persuadée qu'il allait mourir d'une minute à l'autre. Je lui ai dit de se calmer et d'attendre un deuxième avis, avant de péter les plombs et de passer en mode crise.

N'empêche, c'était une sacrée nouvelle. Notre père était le point de repère de la famille. L'élément de stabilité. L'élément sain. Ma mère était formidable, mais durant une grande partie de mon enfance, mon père avait dû assumer seul le rôle de parent pendant que ma mère enchaînait les chimios. Il n'avait jamais eu le moindre moment d'hésitation. Sa femme souffrait d'un cancer, il devait la remplacer,

et il avait assuré. C'était une enfance quasi parfaite, si ce n'est que ma mère avait un cancer.

Pendant que ma mère luttait contre la maladie, nous nous tournions vers notre père pour qu'il nous aide à faire nos devoirs, nous conduise en ville, nous donne des conseils sur la vie et aussi de l'argent de poche. Il participait à tous nos loisirs ridicules : il skiait avec Tiffany, il regardait et jouait au basket avec moi, il jouait au tennis et parlait politique avec Greg, il mangeait des plats chinois hors de prix avec Jessica et parlait de danse avec Chelsea pendant des heures, tout cela avec patience et un intérêt sincère. Jamais il n'élevait la voix. C'était un être bon et paisible, qu'on ne pouvait pas ne pas aimer. Le père parfait pour une bande d'enfants imparfaits.

Je ne m'attendais pas à le voir partir. Je pensais que nous aurions toujours notre boussole. Mais cette nouvelle... pouvait chambouler tout cela.

Lorsque j'ai fini par raccrocher, nous avons appelé la mère d'Abby, qui semblait toujours se trouver à proximité d'un ordinateur, afin d'en savoir plus sur cette maladie de Lou Gehrig. C'était avant que je fasse l'acquisition d'un extraordinaire iPhone, la mère d'Abby était alors notre bureau des renseignements, quand nous étions perdus, quand nous cherchions un restaurant, ou quand nous voulions en savoir plus sur la maladie qui allait tuer mon père. Elle a consulté la notice sur Wikipédia.

Je me suis mis à prendre tout cela beaucoup plus au sérieux quand je l'ai entendue prononcer des mots comme « espérance de vie de deux ou trois ans », « considérée comme fatale », « peut nécessiter l'utilisation d'un fauteuil après la paralysie » ou encore « de nombreux patients finissent sous assistance respiratoire », que je traduisais par « Danny, ton

père, ton copain, la boussole de ta vie va très certainement mourir et te laisser seul comme un pauvre type, avec ton problème d'alcool et de motivation. »

Pour que ce soit bien clair, la maladie de Lou Gehrig, baptisée du nom d'un formidable joueur de base-ball des New York Yankees, est une maladie neurodégénérative qui tue peu à peu vos motoneurones. Sans ces neurones, le cerveau ne peut plus communiquer avec les muscles. Supposons qu'une personne atteinte de cette maladie, à un stade avancé, veuille bouger un bras ou une jambe : le cerveau donne l'ordre aux muscles, mais le message ne passe pas. Cette maladie affecte également le diaphragme, qui fait entrer l'air dans les poumons. Elle progresse rapidement et conduit à une atrophie musculaire, des fasciculations, une paralysie spasmodique, une dysarthrie, une dysphagie et un tas d'autres mots imprononçables. Le véritable nom médical est sclérose latérale amyotrophique ou SLA.

Une personne atteinte de la maladie de Lou Gehrig est encore capable de tout ressentir et son cerveau fonctionne normalement. En gros, elle devient prisonnière de son corps. Certaines utilisent un respirateur artificiel pour prolonger leur espérance de vie, mais en moyenne, on ne gagne que deux ou trois ans. Les médecins ne savent pas trop ce qui provoque cette dégénérescence et depuis qu'elle a été diagnostiquée, peu de progrès ont été réalisés dans ce domaine.

Autrement dit, la maladie de Lou Gehrig est une putain de saloperie qui ressemble fort à une condamnation à mort.

Après avoir raccroché, j'ai fait un gros bisou triste à Abby et j'ai passé la main dans ses cheveux blonds si parfaits pour m'aider à oublier cette tragique nouvelle concernant mon père, mon copain, mon vieux pote.

Abby voulait prendre une douche avant le dîner, j'en ai profité pour appeler mon frère et mes sœurs. J'étais le dernier à avoir appris la nouvelle car j'étais trop occupé à me

griller la cervelle au bord de la piscine. Étant plus proche de Greg, j'ai commencé par lui. Je suis sorti sur le balcon avec un verre de vin et j'ai composé le numéro.

« Salut, Gregor », ai-je dit. Je m'attendais à le trouver détendu. C'est quelqu'un de calme, avec la tête sur les épaules, il tient plus de mon père que de ma mère. Il n'y a pas grand chose qui réussisse à l'énerver. Par contre, il déteste les insectes.

Mais au lieu d'afficher son sang-froid habituel, il s'est mis à chialer. Merde alors, si Greg pleure, c'est du sérieux. « Non mais tu te rends compte ? Pourquoi faut-il toujours qu'il y ait un problème dans cette putain de famille ? C'est vrai, quoi ! Le cancer de maman, ce n'est pas assez lourd à gérer ?

— Oui, je sais. C'est merdique. Mais papa pense que ça va aller.

— Danny, redescends sur terre une seconde ! Je me suis renseigné sur Wikipédia. Cette maladie, c'est une condamnation à mort. On va devoir s'occuper de lui. Maman ne peut pas s'en charger.

— Je sais. Je suis allé sur Wikipédia moi aussi. Mais on ne peut jamais prédire ce qui va se passer. Ce cinglé de Stephen Hawking, il vit avec cette saloperie depuis mille ans.

— Quelle famille, on est maudits, ma parole ! Papa. Papa, quoi ! Ça arrive à PAPA. Pas à maman. À PAPA !

— Oui, je sais. Mais attendons un deuxième avis.

— À quoi bon ? Il l'a, voilà tout. Et maintenant, on se retrouve avec DEUX parents incurables. Cent pour cent de nos parents sont des malades incurables. »

Je n'avais pas envie de penser à tout ça, je voulais retourner en mode vacances.

« Devine où je suis, ai-je lancé pour changer de sujet en regardant un golfeur nullard manquer son approche.

— Où ça ?

— Sur le lieu de naissance de ton *coming out*.

— Oh, j'adore Palm Desert ! » Il y a eu un bref silence.
« Bon sang, papa va mourir, bordel. »

Après avoir quitté Greg, j'ai appelé Tiffany. Nous nous étions toujours détestés : la rivalité premier/deuxième enfant dans toute sa splendeur. Tiffany est une personne sérieuse qui n'aime pas qu'on plaisante. Elle est guindée, très comme il faut, et elle estime que nous devrions tous lui ressembler. Je suis moins sérieux. Nos conversations se déroulaient généralement de cette façon : elle disait quelque chose, je faisais une plaisanterie ignoble. Elle rétorquait par une vacherie et je lui balançais un truc méchant. Et ça s'arrêtait là. Ce serait peut-être différent cette fois.

« Salut, Tiff.

— Salut, Dan. Tu es au courant pour papa ? » Elle pleurerait elle aussi. Elle chialait toutes les larmes de son corps. Putain, est-ce que je devrais pleurer, moi aussi ?

« Hein ? Non. Qu'est-ce qui lui est arrivé ? ai-je demandé comme si de rien n'était.

— Il a la maladie de Lou Gehrig. Il va devenir paralysé et on va devoir s'occuper de lui quand il sera sous respirateur artificiel. Il va mourir avant maman !

— Je plaisantais. J'ai parlé à papa tout à l'heure. Je suis déjà au courant, ai-je répondu nonchalamment.

— Bon sang, tu ne peux pas t'empêcher de jouer au connard pendant deux secondes ?

— Et toi, tu ne peux pas retirer pendant deux secondes le balai que tu as dans le cul ?

— Je suis en retard pour mon cours de LSAT. Je te laisse.

— OK. C'était chouette de bavarder avec toi. » Putain, j'étais vraiment un pauvre con.

J'ai envoyé un SMS à Jessica pour lui demander si elle allait bien. Elle m'a répondu qu'elle allait bien, que maman pleurerait et flippait grave. Je lui ai écrit que tout allait s'arranger, que les choses allaient se calmer. Chelsea n'avait

pas de téléphone portable à l'époque ; c'était avant que n'importe quel petit branleur de plus de cinq ans en ait un. Je supposais qu'elle devait se concentrer sur la danse, et faire une ou deux blagues de pets.

Abby est sortie de la douche : un ange mouillé devant le coucher de soleil de Palm Desert. Elle m'a enlacé. Elle paraissait encore plus belle et parfaite après cette horrible nouvelle.

« Ça va ? m'a-t-elle demandé de sa voix douce.

— Oui, je crois. Ça ne peut pas être vrai, hein ? Mon père ne peut pas avoir la maladie de Lou Gehrig.

— Peut-être que non. Il est en pleine forme. Il passe son temps à courir, a répondu Abby avec un sourire forcé pour essayer de me suivre dans mon déni.

— Oui, je suis sûr qu'il va s'en remettre. »

Nous sommes allés manger un steak dans un bon restaurant, et nous avons bu sans compter. Je m'efforçais de faire bonne figure, mais en fait, j'essayais surtout d'analyser cette nouvelle. Cela me paraissait si irréal que le socle de notre famille puisse s'effondrer ainsi. Nous avions envisagé et même planifié la mort de ma mère. Elle-même plaisantait toujours à ce sujet, en disant qu'elle était occupée à choisir la prochaine femme de mon père. Mais que lui disparaisse ? Non, ce n'était pas possible. J'avais toujours pensé que ce salopard débordant de vitalité me survivrait et courrait encore le marathon le jour de mon enterrement.

Il avait toujours été là pour nous, et parce que nous étions tous trop gâtés, nous dépendions encore de lui sur le plan financier, pour régler n'importe quel petit problème et plus généralement pour nous donner des conseils avisés afin d'évoluer dans ce monde complexe. Il était doué pour la vie et, grâce à son soutien, nous aussi. Cette nouvelle signifiait que nous allions peut-être perdre le type qui nous avait offert

des vies géniales. Cela signifiait peut-être la fin des vacances à Palm Desert. Une perspective terrifiante.

Et qu'est-ce que ça signifierait pour ma mère ? Pourrait-elle continuer à combattre son cancer sans la présence énergique de mon père à ses côtés ? Ou bien la maladie allait-elle prendre de l'ampleur et porter l'estocade ? Si mon père mourait avant ma mère, comment ferait-elle pour tenir le coup ? Plus que nous, sans doute, elle dépendait de lui pour vivre. Putain, est-ce que mes deux parents allaient mourir ? Allais-je devenir orphelin ? Danny le petit orphelin.

Et qu'allaient devenir mon frère et mes sœurs ? Tiffany, Greg et moi avions une vingtaine d'années, nous pouvions nous prendre en charge. Mais Jessica et Chelsea ? Elles avaient encore besoin de leurs parents pour les guider vers la fac et l'âge adulte. Jessica serait-elle capable de s'accrocher jusqu'à la fin du lycée ? Mon père aidait toujours Chelsea à faire ses devoirs de maths. Allait-elle décrocher dans cette matière à présent ?

Et moi, alors ? Mon plan, c'était de continuer à travailler chez Abernathy MacGregor, puis d'essayer de trouver un poste dans la baie de San Francisco pour me rapprocher d'Abby. J'avais l'idée d'emménager avec elle et de la demander en mariage. Nous passerions toute notre vie ensemble, amoureux fous, sans la moindre ombre au tableau, et nous choisirions deux tombes côte à côte pour pouvoir rester unis éternellement. De nos jours, les gens se mariaient vers la trentaine, mais je pensais que je ne trouverais jamais quelqu'un que j'aimerais autant qu'Abby, alors pourquoi attendre pour se marier, bordel ? Ce plan allait-il tomber à l'eau ? Allais-je devoir rentrer à la maison pour m'occuper de mes parents ?

Et mon pauvre père, si bon et affectueux ? Il était trop gentil, trop adorable, pour souffrir d'une maladie aussi horrible. Comment allait-il supporter tout ça ? Il était censé

vieillir peu à peu, en continuant à courir, skier, voyager et boire son verre de vin le soir, en faisant tout son possible pour maintenir son épouse en vie. Il avait prévu de courir deux marathons par an au cours des dix prochaines années, putain ! Comment allait-il réagir à la perte de son activité préférée ? Comment allait-il accepter de perdre le contrôle de son corps fidèle, muscle après muscle ? Il avait estimé qu'il lui restait vingt-cinq à trente ans pour caser tout le reste de sa vie. Et voilà que Wikipédia ne lui en accordait plus que deux ou trois ? Fait chier ! Comment cette maladie à la con osait-elle surgir du jour au lendemain pour le détruire ? Je la détestais déjà. Merde à la maladie de Lou Gehrig.

Je ne voulais pas penser à tout ça. Je voulais juste boire, manger un steak et redevenir le petit connard blanc gâté en vacances à Palm Desert.

« À quoi tu penses ? » m'a demandé Abby. Elle avait les yeux un peu gonflés. Elle avait pleuré par intermittence : apparemment, j'étais le seul qui n'avait pas encore chialé.

« Oh, à rien. Juste à mes parents atteints de maladies incurables et à ma vie qui est peut-être complètement foutue... On va se bourrer la gueule », ai-je conclu.

J'ai commandé une autre bouteille de vin et j'ai rempli nos verres presque jusqu'en haut.